

La fête foraine à la Saint-Romain de Rouen au XIXe siècle (3)

Numéro d'inventaire : 2015.37.60.34

Auteur(s) : André Dubuc

Nicole Duboc Yvon

Type de document : imprimé divers

Période de création : 4e quart 20e siècle

Date de création : 1999

Matériau(x) et technique(s) : papier

Description : Feuille polycopiée imprimée en noir, collée sur une feuille de papier rose.

Mesures : hauteur : 39 cm ; largeur : 26 cm

Notes : Extrait de "Circuits commerciaux, foires et marchés en Normandie", d'André Dubuc, édité par le Centre régional de documentation pédagogique.

Mots-clés : Histoire et mythologie

Lieu(x) de création : Pissy-Pôville

Historique : L'acquisition à laquelle appartient le document est constituée par une grande partie de travaux réalisés par une institutrice exerçant dans une commune de Seine-Maritime, dans un premier temps, en école maternelle puis pendant près de 25 ans en école primaire jusqu'en 1992. Elle a consacré sa carrière avec comme leitmotiv de faire apprécier l'école, et plus particulièrement la lecture et l'écriture à ses élèves. Fidèle à la pensée de Foucambert, elle part du principe qu'il faut employer des moyens ludiques pour cela, et qu'il faut impliquer concrètement les enfants dans les différents travaux mis en place, au travers de grands classiques français (Maupassant, Jules Verne etc.) mais aussi via des thématiques plus transversales (l'exemple des Contes des Mille et une nuits). Pour cela, elle a élaboré une méthode originale, centrée autour du personnage de la « Souris Verte », figure sortie de son imaginaire, et autour de laquelle l'institutrice va mettre en place toute une mythologie. Cela se constituera notamment par l'écriture d'un recueil des mémoires de cette Souris. Elle a également conservé de nombreuses lettres écrites par les élèves à l'attention du personnage. La mise en place de cette méthode originale a démontré ses effets pour amener les élèves à s'intéresser à l'écriture et à la lecture. Une fois la retraite venue, elle continuera à mettre en œuvre ses principes en collaborant étroitement avec la bibliothèque municipale, toujours en partenariat avec l'école, notamment par le biais de création d'expositions.

Élément parent : 2015.37.60

roulants, les naissances, les mariages et les accidents. En France paraîtra « Le voyageur forain » et « L'Union mutuelle », indicateurs des foires, enfin en 1945 « La vie foraine » (7).

Pour les spectacles, surtout ceux qui ne pratiquaient pas ou peu la parade, il y avait une peinture spéciale, toiles signées d'artistes pleins de bonne volonté mais naïfs à l'excès, peintures primitives, pleines d'horreur, apanage des musées d'anatomie avec la présentation des instruments de l'inquisition et des condamnés à mort avec la guillotine qui faisaient impression sur les foules (8).

Une société secrète, les Flackmuches, société fraternelle des enfants du voyage, se réunissait à Rouen chaque année dans un dîner. Il y avait le mot d'ordre, les insignes cabalistiques. On se reconnaissait à la poignée de main qui consistait à tendre à un collègue son poing fermé. Si on lui demandait quelle consommation il voulait prendre, invariablement il répondait : « toujours du même ». Joyeuse bohème qui donne ses rires, ses feux et ses chansons mais garde pour elle ses haillons et sa misère.

Les directeurs de spectacles ne pouvaient commencer leurs représentations qu'après avoir réglé le droit des pauvres, celui du directeur des théâtres de la ville, le bureau de bienfaisance et devaient comme les joueurs d'orgue, musiciens ambulants et chanteurs terminer à onze heures au plus tard. Devant ces charges, en 1851, ils se plaignirent aux autorités qui allègèrent les plus humbles.

Près du prince Colibrí, petit nain pesant huit kilos, près des sauvages exhibitions africaines et le musée mécanique faisant mouvoir ses figures de cire, le théâtre Cocherie présentait des épisodes de la guerre d'Orient. Cependant une transformation commençait. Les baraques de toiles et de planches devenaient de jolies petites salles où le spectacle durait toute une soirée d'autant plus facilement qu'en 1856 on installa le gaz de ville le long des boulevards, mode d'éclairage remplaçant celui appelé « à quatre quinquets ». La nuit toutes les boutiques étaient éclairées jusqu'à dix heures soit avec le gaz, soit à l'huile. Il devait avoir une lampe ou un bec par deux mètres courant de façade.

Le théâtre Legois présentait des drames comme « Le courrier de Lyon », « Les orphelins du pont Notre-Dame » ou une pièce d'actualité « La guerre au Mexique ». Douze figurants représentaient les deux armées. Au théâtre de la mère Otto la foule était figurée par trois pauvres hères recrutés dans la ville. Cela enthousiasmait mais parfois des « douillons » étaient lancés par le public (9). Ce fut l'époque du pèlerinage obligatoire pour les élèves de l'Académie de peinture et de dessin d'assister au théâtre du Père Legrain, où des marionnettes de bois, dans la tradition des marionnettistes rouennais Radou et Cavelier, jouaient « La tentation de saint Antoine ». Le personnel se composait du tambour Lacrique ancien peintre décorateur, du gros Père Poirier clarinetiste et du Père Albert le violoniste immortalisé par Louis Bouilhet.

Dans ce petit théâtre y vinrent aussi Gustave Flaubert, Georges Sand, Tourguéneff, Maupassant et autres grands écrivains emmenés par l'auteur de « Madame Bovary ».

C'était aussi la coutume pour tous d'aller boire son litre de poiré et d'y manger son hareng grillé. Peut-être de là le vieux proverbe rouennais : « Saint-Romain, hareng en main ».

D'un autre côté, en juillet 1865 avait été créée une foire aux laines. Devant le peu de succès on décida en 1866 de la joindre à la Saint-Romain. De très vieux Rouennais se souviennent d'avoir vu sur la place Cauchoise des sacs de laine mis en vente comme des sacs de pommes à cidre sur la place Carnot.

Les encombrements et surtout les accidents que la vente des chevaux occasionnait pendant la foire obligea l'administration municipale à prendre en 1860 un arrêté dans lequel il fut ordonné que ce commerce se ferait dans les quatre jours avant l'ouverture, la trotterie ayant lieu sur le Boulingrin. On pouvait alors les voir passer en ville à la queue-leu-leu, des rubans à la tête, la crinière et la queue torsadée de paille.

A Rouen on ne peut guère suivre la dégression de la vente des chevaux car si on estime qu'il en était acheté plus de mille avant 1830, on sait que les meilleures bêtes étaient ordinairement vendues deux ou trois jours avant la foire dans les écuries. Une partie des acheteurs et des vendeurs venaient du Pays de Caux, du Roumois, du Neufbourg et des environs de Caen. Des marchands de Paris y venaient aussi y faire leurs achats. A partir de 1880 la moyenne de vente à la foire est de huit cents chevaux et de trois cents vaches.

Les chevaux de bois se popularisèrent vers 1850. Ils étaient auparavant, quoique connus de la Grèce antique, destinés aux enfants comme le « deux à deux » et mûs à la force des bras. Grandissant, ils furent entraînés par un cheval tournant le manège, les yeux bandés pour ne pas être étourdi. On les appelait alors « chevaux hygiéniques ». Ils étaient en peuplier verni et coûtaient deux cents francs pièce, plus cher que les vivants. Il est vrai que l'on se rattrapait sur la nourriture.

Ce fut en 1870 que la belle Fatma venue de Tunisie avec sa famille de musiciens apparut dans les foires avec un succès inouï. La reproduction de sa main dont le pouce égalait le petit doigt fut vendu en bijou d'ornement et comme talisman. « C'était, dit Hugues Le Roux dans ses portraits de cire, la belle femme des chronos, lithographies, la belle juive que les rois de Perse assirent sur le trône. Elle marchait de long en large sur la petite scène. Elle faisait flotter des mouchoirs de soie. Telle elle fit son tour de France si

